



Maurice

Emile

## MAURICE BLANCHARD

TUÉ LE 20 AOUT 1917, AU MORT-HOMME

*Promotion 1912. — Lettres.*

Maurice Blanchard, né le 23 janvier 1892, à Blond (Haute-Vienne), était un Limousin et s'en montrait jalousement fier, mais aux vertus de travail et d'opiniâtreté de la race dont il était sorti, s'ajoutait chez lui une surprenante fougue méridionale. La lave coulait sous le granit. Sa vie, d'une brièveté tragique, a été très simple et très belle. Quelques mots la résumant : travail, volonté ardente, dévouement sans réticence aux destinées du pays.

Élève de l'École normale de Limoges, il était entré à Saint-Cloud dans un rang excellent après une quatrième année à Toulouse. Ceux de sa promotion que la guerre a épargnés n'oublieront pas son masque tourmenté et la flamme sombre de son regard. Ce n'était pourtant pas un romantique, et sa volonté n'avait pas été effritée par l'habi-

tude de l'analyse personnelle. Singulièrement fermé, froid en apparence comme le sont souvent les gens du Massif Central, il était de ceux qui travaillent sans cesse à réaliser leur perfection professionnelle et réussissent à se retenir sur les pentes du rêve. Et, au contact des maîtres de l'École, on voyait les fortes qualités de son esprit se dégager sans cesse de leur gangue et s'affirmer. A l'époque où la lecture des *Jean Christophe* plongeait encore certains d'entre nous dans un trouble plein d'enthousiasme, il se dégageait d'une influence trop énervante. La reproduction des chefs-d'œuvre grecs de la grande époque ornait les murs de sa chambre d'interne ; au-dessus de sa couchette, l'image puissante d'une Victoire mutilée élevait sa pensée. Il s'orienta très vite vers l'étude de l'histoire et des questions d'enseignement. On était parfois surpris d'entendre ce taciturne, brusquement sorti de son silence, prononcer des paroles enflammées. Les questions brûlantes de la politique étaient pour lui l'aboutissement d'une longue et glorieuse histoire, les problèmes de l'éducation devenaient dans sa bouche l'avenir tout entier de notre pays. Ce n'était pas un dilettante, artisan raffiné de son propre tourment ; ses idées étaient robustes et saines, son idéal national ne se colorait d'aucune influence étrangère. Parfois la nostalgie de ses terres limousines le gagnait. Le soir, quand la maison devient si tendre et donne aux derniers pas, aux dernières voix, des sonorités si mélancoliques, par ces crépuscules de Saint-Cloud, plus beaux qu'un sonnet de Samain où, dans le bleu qui descend du ciel jusqu'à la terre, dansent d'émouvantes ombres légères, sa rêverie se reportait, invinciblement, vers le Limousin de son enfance. Il voulut faire l'étude de sa province, comme d'autres font un pèlerinage. Le mémoire qu'il présenta au retour de ses vacances fut remarqué autant par l'abondante précision de sa documentation que par l'attachement indéracinable de l'émigrant limousin.

La guerre le prit au sortir de l'École. Elle ne fit qu'aviver sa foi. Dessal le trouve au camp de La Courtine et écrit : « Blan-

chard a la flamme. » Il suivait un cours d'élèves-officiers. Envoyé au front avec le galon d'or, il ne tarde pas à recevoir sa première blessure. Il est cité à l'ordre de l'armée :

« S'est élancé le 7 octobre à l'assaut d'un poste d'écoute allemand et d'une tranchée de première ligne près de laquelle il est arrivé. Blessé à la tête, a tenu à rester près des hommes qui l'avaient suivi, imposant à tous par son mépris du danger, sa bravoure et sa ténacité, l'exemple d'un héroïsme peu commun. »

Maintenu plusieurs mois à l'intérieur, il s'indigne de voir la gaieté frivole de ceux que la guerre ne touche pas.

« Et pourtant dans nos campagnes, écrit-il, les deuils s'ajoutent aux deuils. L'ombre de la mort attriste les yeux. C'est là que bat le vrai cœur de la France, résigné, grave, meurtri. Je pense aller bientôt près de nos paysans limousins. Je t'enverrai dans une lettre un peu de la beauté de nos bruyères desséchées. »

Il repart enfin comme officier mitrailleur. Il a la joie de se trouver au 122<sup>e</sup> régiment d'infanterie, sous les ordres d'un ancien de l'École : Trinquier. Il se sent alerte et plein d'entrain. Il éprouve le besoin de lire beaucoup et d'écrire. « Sais-tu que Bergson me passionne. Je relis avec délices *l'Évolution créatrice*. » Les mois d'épreuves se suivent. Et ce sont les deux dernières lettres :

« Hier soir, au château de V..., où nous prenons quelque repos, je songeais au coin du feu. J'étais seul, et pourtant il me semblait apercevoir des silhouettes près de moi. Elles formaient un cercle autour de la cheminée. Tandis que les châtaignes cuisaient sous la cendre, le grand-père, tout ridé, sa longue figure glabre rougie par le feu, racontait dans la langue savoureuse du terroir une histoire du bon vieux temps. Tous l'écoutaient et les bûches pétillaient dans l'âtre. Je me revoyais ainsi, enfant, dans la grande lueur d'une veillée limousine. »

Et puis les dernières paroles :

« Ce soir, je t'écris de mon poste tranquille, mais dans

quelques jours nous serons dans un nouveau secteur où le canon roule sans merci. Ne conviendrait-il pas de reformer, selon le mot de Barrès, notre « famille spirituelle » ?

Blanchard a été tué à Verdun, dans un élan qui est tout l'homme.

« Officier mitrailleur d'élite, dit une citation au corps d'armée que la Légion d'honneur n'est pas venue compléter, toujours prêt à payer de sa personne aux endroits les plus dangereux. Le 20 août 1917, s'est crânement élancé à la tête des fractions d'infanterie arrêtées par le feu violent d'une mitrailleuse allemande pour essayer de les entraîner et faire ainsi reprendre la progression. A été frappé mortellement au moment où il donnait ainsi à tous l'exemple de la plus admirable bravoure. »

Son corps repose encore dans un petit cimetière de la Meuse, à 500 mètres du bourg de Béthelainville.

Le souvenir de Blanchard nous serre étrangement le cœur. Il était de ceux dont on fait la trame des grandes nations. Il serait devenu un professeur qui marche et que suivent les disciples. C'était une force. Pourquoi, hélas ! fallait-il que celui-là aussi donnât sa vie ?

M. MAZATAUD.

Son frère, Émile Blanchard, soldat au 9<sup>e</sup> d'infanterie, parti au feu comme volontaire, fut tué le 16 mai 1915 à Roclin-court, d'une balle en plein front, alors qu'il montait à l'attaque, le lendemain du jour anniversaire de ses vingt ans.

---